

BERNARD MOUTERDE

L'OR DU MAUDIT

UNE ENQUÊTE DE SÉRAPHIN LAMBERT

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

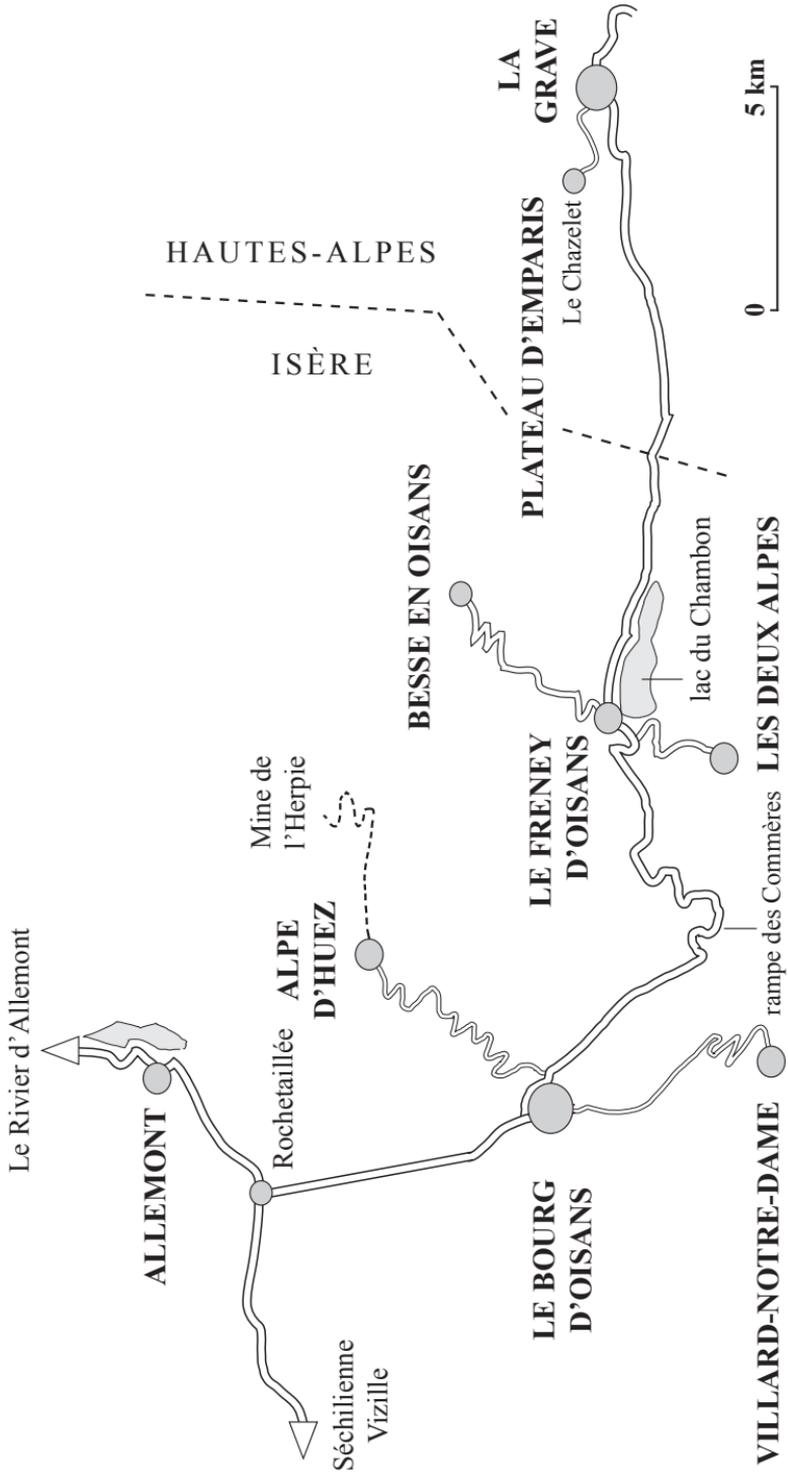
Photo de couverture : Éric Gonnaud

© 2023 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-38200-032-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Avertissement

Si ce roman s'inspire d'événements réels et évoque quelques personnes ayant réellement existé, il n'en reste pas moins totalement imaginaire. À partir d'un drame ayant marqué cette région de l'Oisans, je me suis permis d'imaginer cette enquête de « l'or du maudit » et de donner à certains rescapés un autre destin que celui qu'ils ont vécu. Cette liberté d'écrivain dont j'ai usé a pour but premier de divertir, mais aussi d'évoquer une région chère à mon cœur en la reliant à la « grande Histoire ». Je suis sûr que les gens de l'Oisans comprendront mes bonnes intentions. Car ce livre n'est rien d'autre qu'une déclaration d'amour à ces magnifiques montagnes et à leurs habitants...

Chapitre 1

Besse-en-Oisans, avril 1945

Le jour était là. Avec cette intensité lumineuse des matins de printemps en montagne. Le jeune garçon était sorti de la ferme en courant. Il devait froncer les sourcils à cause de la réverbération du soleil sur les champs de neige alentour. Il s'avisait de baisser davantage son chapeau à larges rebords sur son front, mais ne ralentit pas son rythme pour autant. Il était en retard.

Ses sabots s'enfonçaient dans la gadoue du chemin. Parfois, un bruit de succion se faisait entendre, vite abrégé par l'énergie du coureur à s'extraire de ce mauvais pas et rebondir sur une pierre. Il sautillait comme un cabri avec la science du terrain de l'habitué. Le parcours lui était familier comme peut l'être le chemin de l'école pour tous les écoliers du canton. Plus d'un kilomètre de sentier de pierraille en descente, rendue malaisée par les dernières plaques de neige. Plusieurs fois, il avait glissé et manqué se vautrer à plat ventre dans la boue. Mais, à chaque fois, il s'était miraculeusement rétabli d'un coup de reins ou avec l'aide du bâton qui faisait office de troisième jambe.

Quiconque l'aurait observé de loin aurait eu l'impression d'un lutin virevoltant appliqué à dévaler la pente, son sac en bandoulière le suivant quasi à l'horizontale, le tout au son carillonnant de mini-clochettes attachées à sa canne en noisetier. Le petit Jules Aimée, connu partout sous son diminutif de « la Cloche », aimait à se faire annoncer partout où il passait. Il tintinnabulait comme les vaches en été dans les alpages. C'était sa signature, sa marque de fabrique, et il ne se souciait guère du caractère péjoratif de ce surnom. Au contraire, il en tirait la gloire d'une petite notoriété. Tout le monde le connaissait au village, y compris chez les anciens. Et « la Cloche » c'était bien mieux que « pôvre Julot », autre diminutif que suscitait parfois auprès des femmes du village sa condition d'orphelin de mère, depuis que cette dernière avait succombé, il y avait deux hivers de cela, à de fortes fièvres.

Julot, la Cloche, n'était pas très serein. Il n'avait pas appris la leçon d'histoire sur les rois de France qui allait sans doute faire l'objet d'une interrogation. Qu'avait-il à en faire de François 1^{er} et d'Henri IV ? Ces gens étaient morts depuis longtemps. À quoi bon ressusciter leur tas d'os pour venir polluer sa vie d'écolier ? Ces rois n'allaient rien lui apporter, sinon un nouveau blâme de cette peau de vache de Ferrand. Il voyait déjà son instituteur le mettre au piquet dans un grand moulinet de doigt accusateur. Il se referait clouer au pilori devant toute la classe, c'était sûr. Il était certes habitué, et s'accommodait bien de sa condition de cancre. Mais cela lui faisait mal que ce fût, cette fois, à cause de ces vieux cadavres historiques dont il n'avait que faire. S'il

fallait ressusciter les morts, il aurait volontiers réanimé le souvenir du sourire lumineux de Manoché. Il s'était habitué, pourtant, à ne plus y penser, immergé dans un quotidien sans temps mort qui ne laissait guère de place à la gamberge. Mais, à son corps défendant, sa mère s'imposait parfois de manière impromptue dans ses pensées. Il la revoyait donner de larges coups de faux sur le terrain du Planey avant de s'éponger le front, les yeux perdus vers cette montagne qu'elle aimait tant. Elle n'aurait guère apprécié qu'il dévalât si vite le chemin caillouteux menant au village. Des admonestations maternelles résonnaient dans sa tête pendant qu'il poursuivait son parcours à marche forcée.

Le bruit qui se fit tout d'un coup entendre ne collait pas à ses songes. C'était perturbant. Il leva instinctivement la tête pour guetter son origine, un moment d'inattention qui lui fut fatal. La Cloche glissa sur une pierre et s'affala dans une flaque de neige fondue. Son pantalon était trempé et sa cheville endolorie. Mais il n'y prêta pas la moindre attention. Ses yeux étaient rivés sur un avion marqué d'une croix noire qui volait très bas. Son moteur toussait, hoquetait comme s'il était en manque de carburant. Le pilote, que Julot pouvait voir distinctement, était fébrile. Il se battait pour le redresser, mais l'avion piquait ostensiblement du nez. Il allait s'écraser, Julot était prêt à le parier.

L'avion eut soudain un brusque regain d'énergie et son moteur résonna à nouveau. Il reprit de l'altitude. Son fuselage vert brillait sous la caresse du soleil. C'était un petit avion court et ramassé, avec un gros bocal vitré sur le dessus et de longues pattes pourvues au bout de petites

roues ridicules. On aurait dit une libellule invalide de guerre. L'avion ne faisait pas du tout peur malgré sa croix noire sinistre sur le côté. « Un Boche », se dit la Cloche, « qu'est-ce qu'il fait là ? » Cela faisait près de six mois que la guerre s'était déplacée loin de la vallée. En plus, l'Allemagne était vaincue. C'est du moins ce que disaient les adultes. Cet avion à croix noire faisait aussi déplacé dans son bout de ciel qu'une vache au milieu du glacier.

Le garçon suivit du regard l'arc de cercle que dessinait l'avion. Il aperçut distinctement les deux hommes, assis l'un derrière l'autre. Le pilote portait une casquette militaire, son passager était tête nue. Il semblait crier des ordres dans un rictus de peur. La libellule paraissait étonnamment fragile dans le cirque de montagnes qui l'entourait. La Cloche comprit qu'il cherchait à atterrir. Il tentait de reprendre de l'altitude, sans doute pour se poser sur le plateau d'Emparis.

« Un choix naturel », pensa Julot, mais il fallait monter, et le moteur asthmatique était manifestement peu disposé à cet effort. Il y avait donc des chances qu'il s'écrasât. Julot se régala d'avance du spectacle. Une libellule boche qui s'éclate comme une bouse, voilà assurément un spectacle à ne pas manquer ! La boussole instinctive du chemin de l'école disparut instantanément. Il ne lui restait qu'à suivre l'étoile du berger de cet amas de tôle précaire. Avant son grand saut qui serait sans doute un savoureux spectacle. Bien fait pour les Boches !

Soudain, le moteur s'arrêta dans un ultime halètement, et un léger feulement se fit entendre. L'avion planait. Il

se mit à perdre de l'altitude, malgré les tentatives désespérées du pilote pour prendre des vents ascendants. Mais le vent n'était pas du côté du pilote, puisqu'une bourrasque de travers secoua l'avion qui se dressa sur l'aile droite, révélant son ventre bleu clair à la vue de la vallée. Avant de s'écraser dans un gros bruit de ferraille. Il s'était fracassé contre la combe de Ruit, et Julot vit la carlingue dévaler la pente en tournant sur elle-même comme une toupie. Avant de s'arrêter deux cents mètres plus bas. De manière amusante, les deux ailes étaient restées sur le lieu du crash, plantées dans la terre. Quel spectacle ! La Cloche était surexcité. Voilà de quoi raconter tout son saoul à la prochaine récré. Il ne put s'empêcher d'éprouver une déception que l'avion n'ait pas explosé. Juste pour griller ces Boches comme des poulets. Il était curieux, quand même, de voir ce qu'il en restait.

Le jeune garçon se mit à courir en direction du crash. Il savait qu'il serait le premier sur les lieux. Cela lui donnerait, à coup sûr, un surcroît de notoriété. Et puis, il était à parier que les maquisards du groupe de Frankie en seraient verts de rage. Enfin, surtout les vieux, car les plus jeunes avaient rejoint les troupes régulières du maréchal Leclerc, et combattaient quelque part en Allemagne, à ce qu'il avait cru comprendre. Quelle belle revanche ce serait dans tous les cas : un gosse, pas assez grand pour participer à leurs coups de main contre les Boches, qui devient le témoin principal du retour dans la vallée de ces mêmes Fridolins. La Cloche souriait tout seul alors qu'il avançait dans le grand tintamarre des instruments de sa première notoriété.

L'avion n'était plus qu'un cigare de tôle, ou plutôt une limace de métal vert dans un linceul de neige fondue. Son museau était béant, capot éventré révélant les entrailles de l'appareil. Ce cœur en capilotade ne battait plus ; quelques volutes de fumée montaient vers le ciel comme un dernier souffle. Les hélices n'étaient qu'une torsade de fer tordu. Le train d'atterrissage s'était enroulé autour du fuselage, laissant une patte, dépourvue de sa roue, pendre en l'air lamentablement. La croix noire ne se distinguait plus guère sous la couche de neige et de boue. La belle machine boche n'était plus qu'un lézard pitoyable. « Oui », se dit Julot en avançant vers la bête agonisante, « les adultes ont raison. Les Allemands sont finis. Ils sont cuits, terrassés, kaput ! »

Le garçon avisa une casquette militaire qui traînait dans l'herbe. Une belle casquette avec un aigle surplombant l'insigne nazi. Julot la mit sur la tête et se donna un air martial. Il mima un défilé militaire, la main penchée sur sa tempe droite. C'était une belle trouvaille qui lui vaudrait sûrement quelques jalousies au village.

Mais il y avait mieux à faire. Aller voir la bouillie boche dans le cockpit de l'appareil. La bulle en verre était restée face au ciel, mais ce n'était qu'un enchevêtrement de barres tordues, de verre pilé et de sang mêlés. Julot grimpa sur la carlingue et se pencha sur ce qui restait du cockpit. Deux corps ensanglantés étaient là, sanglés sur leurs sièges. Des marionnettes pathétiques dont les têtes ne tenaient plus droit. Pour le pilote, elle ne tenait même quasiment plus. Elle n'était plus accrochée au tronc que par quelques morceaux de la colonne, laissant à voir un volcan de chair d'où suintait un sang

baveux et paresseux. Julot recula instinctivement, avec une grimace de dégoût. Mais la curiosité fut la plus forte, et il rejeta un coup d'œil pour s'attarder sur le passager. Contrairement au pilote, ce dernier était habillé en civil. Il était figé dans la mort avec un rictus hideux qui avait coincé sa langue entre les dents. Ses petites lunettes rondes étaient fendues, mais elles tenaient encore à son nez, lui donnant l'allure d'une porte de bal un jour de 14-juillet.

Julot se pencha la tête la première dans le cockpit dans l'espoir de trouver quelques souvenirs de cette journée mémorable. Il cherchait une arme à la ceinture du pilote, en espérant y trouver un Luger, pistolet allemand butin de guerre d'un fait de résistance avec lequel son cousin Maurice jouait les matamores. Mais à sa grande déception, le pilote n'en portait pas. Il n'insista pas dans sa recherche, le contact visqueux du sang lui brûlant les doigts. À l'arrière, le civil paraissait moins intéressant. Seul un sigle nazi à sa boutonnière retint l'attention du petit chapardeur. Il s'apprêtait à redescendre de la carlingue, quand son regard croisa la sacoche. Elle était là, sur la droite du passager, et la main de ce dernier était toujours crispée sur sa poignée. Julot s'escrima un moment pour desserrer l'étreinte. Il dut s'y prendre avec patience, un doigt après l'autre, pour finalement s'emparer de la sacoche, qu'il eut du mal à extraire de la carlingue. C'était une belle sacoche au cuir limé. Elle pesait suffisamment lourd pour exciter toutes les convoitises. Mais la serrure était solidement close, ce qui empêchait à court terme de savourer comme il se doit cette jolie prise de guerre. Que pouvait-elle conte-

nir ? Julot en était réduit à continuer à rêver, pendant qu'il descendait prudemment de l'avion pour s'éloigner au plus vite. Les gens du coin ne tarderaient pas à rappliquer, alertés par le bruit du crash. Il valait mieux ne pas trop traîner et garder pour soi cette formidable découverte.

Ce fut une silhouette insolite qui s'échappa des lieux. Plié en deux sous le poids d'une sacoche portée en travers des deux épaules, le frêle personnage coiffé d'une casquette militaire faisait penser au soldat d'une armée en déroute. À l'image de ces troupes nazies qui refluaient partout sur le front de l'Est, emportant avec elles armes et victuailles, épuisées, fourbues, l'angoisse et la peur chevillées au corps... Mais notre petit nazi d'opérette arborait, lui, un large sourire. Tout attentif à sa marche, il récitait pour lui-même la fable de La Fontaine « Perrette et le pot au lait ». Pour une fois qu'il trouvait une application pratique à ces foutues fables ! Quelle joie il aurait de donner au poète un sérieux démenti. Il « aurait les rêves », comme dans la fable. Mais contrairement à la fable, il comptait bien, lui, leur donner belle consistance.

Chapitre 2

Villard-Notre-Dame, février 1955

Le moteur de la Simca Aronde ronronnait comme un moulin à café. Régulier dans l'effort, sans le moindre à-coup de puissance, il cherchait l'équilibre pour gravir péniblement la pente. Surtout ne pas s'arrêter. Poursuivre avec le même élan en se déjouant des plaques de verglas qui tapissaient le bitume. La vaillante petite voiture zigzaguait parfois, mais elle se laissait emporter par son erre pour franchir l'obstacle. Avant de reprendre l'ascension d'un très léger lâcher de gaz. La falaise était la partie la plus impressionnante. Des gigantesques stalactites de glace pendaient du rebord de la roche qui surplombait la route. Certaines étaient cassées et jonchaient le sol, ajoutant des reliefs imprévus à la chaussée blanche et bleutée où seules quelques taches sombres ménageaient comme des îlots d'adhérence bienvenus. L'auto jouait de sa vitesse, en essayant de rester dans le juste milieu, très étroit. À gauche, derrière le rideau de glace des stalactites, c'était le grand vide et la mort assurée. À droite, côté falaise, le danger n'était pas

moins grand avec les congères de neige issues du passage du chasse-neige, dans lesquelles on pouvait facilement s'enfourner. Et rester en rade, sans possibilité de repartir.

Séraphin Lambert était crispé sur son volant, et se répétait en boucle les recommandations que les locaux lui avaient maintes fois répétées : ne pas lâcher la pression sur l'accélérateur, passer en douceur, sans coup de frein ni d'accélération. « Facile à dire ! », pestait-il entre ses dents, alors que la voiture ondulait sous l'effet d'une adhérence intermittente. C'était un combat de tous les instants où la moindre perte d'attention pouvait être fatale. La Simca frétillait, vibrait de tous ses boulons sous l'effort qui lui était imposé. Sa propulsion n'aidait pas, et si les pneus cloutés n'avaient pas été là, l'ascension aurait relevé de la mission impossible.

Remettre toujours le bon cap, malgré l'arrière qui chasse. Lambert avait les épaules douloureuses ; il était tétanisé, terrifié à l'idée de croiser une voiture descendante que le parcours sinueux ne permettait guère d'anticiper. Il ne restait qu'à klaxonner pour annoncer sa présence, ce qu'il faisait à chaque virage, comme un cortège de noces barbares. Il fallait être un peu fou pour rouler ainsi pied au plancher sur une route verglacée au bord d'un précipice vertigineux.

Bientôt, il eut de la visibilité sur le restant de la falaise. Il poussa un soupir de soulagement en ne voyant aucun véhicule descendre. La pression s'apaisa aussitôt, et l'Aronde enchaîna les virages et les tunnels avec une plus grande assurance.

Enfin, le virage du bout de la falaise s'annonça, et la

petite auto attaqua la forêt. Ce n'était guère plus praticable, mais au moins la peur du vide n'était plus là. La route était toujours un camaïeu de glace et de bouts de bitume, entouré de petits parapets de neige des deux côtés. Une trace qui invitait à appuyer un peu sur l'accélérateur dans une illusion de sécurité. Lambert enchaînait maintenant les virages avec facilité ; la voiture répondait bien, et si, parfois, un léger dérapage apparaissait au freinage, cela permettait de tourner plus facilement. La visibilité ne s'arrangeait pas dans la forêt, si bien qu'il continuait à signaler sa présence par des coups de klaxon brefs et lugubres qui déchiraient le silence de sapins menaçants, aux branches lourdement chargées de neige. La forêt amena aussi son allié naturel, des couches de brouillard qui n'aimaient rien mieux que de se prélasser au milieu des conifères, ajoutant du flou à l'ombre naturelle de ces géants pour gêner l'homme dans son ascension. Il alluma ses phares, pestant contre cette accumulation d'obstacles. Le Villard méritait assurément son titre de lieu reculé aimant se faire désirer. Comme s'il se défendait contre l'intrus par des chausse-trapes multiples. Cela n'était déjà pas simple en été, mais en hiver, la montée relevait du parcours du combattant. Il songea aux victuailles qui s'accumulaient sur sa banquette arrière. Des réserves pour sa propre consommation, mais aussi pour celle de quelques villageois qui avaient passé commande, avant qu'il partît au Bourg. Solidarité naturelle de montagnards pour briser leur isolement, grâce à cette route classée parmi les plus ardues de France, ce qu'avait confirmé l'été précédent un représentant du département venu fêter les 15 ans

de son ouverture. C'était en effet en 1939 qu'avait eu lieu l'inauguration, après de nombreux mois de travaux. Taillée dans la falaise pour relier Villard-Notre-Dame au Bourg-d'Oisans, elle représentait un tour de force incroyable qui n'aurait jamais pu voir le jour sans le soutien d'un ex-ministre de l'Intérieur, élu de l'Isère, qui avait usé de toute son influence pour concrétiser le projet. Mus par une folle reconnaissance, alors que leur ancienne voie n'était accessible qu'à dos de mulets, les villageois avaient baptisé leur unique place publique du nom de leur bienfaiteur, Joseph Paganon.

La route était maintenant moins escarpée. Elle serpentait au milieu de bois, puis de terrains partiellement défrichés au fur et à mesure que la voiture se rapprochait du hameau du Creux. Cette reconnexion avec la civilisation provoqua chez le conducteur un nouveau relâchement. Ce n'était pas encore cette fois-ci que la terrible route aurait raison de lui. C'était incroyable de vivre cela. Assez unique. Faire ses courses était, à chaque fois, une véritable épopée. Une mise en danger de sa propre vie pour se procurer sa pitance. Un peu comme les hommes de Cro-Magnon, ironisa Lambert, sauf que ces derniers devaient avoir l'impression de mieux maîtriser leur destin face aux bêtes sauvages, alors qu'une plaque de verglas scélérate signait son œuvre du sceau de l'aléa et de la prédestination. Il avait retenu de sa carrière de commissaire de police, désormais à la retraite, qu'il était illusoire de vouloir tout maîtriser.

Comme pour lui donner raison, au détour d'un virage, un homme qui marchait au milieu de la chaussée lui fit faire une embardée brutale et le nez de la Simca plongea